



• Fanny CROUY •

Fanny Crouy

# La Philosophie des papillotes

© Fanny Crouy, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5028-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# PREMIÈRE PARTIE

*There is a crack, a crack in everything. That's how the light gets in.* (Leonard Cohen)

En matière de fêlure, j'ai toujours été au top ! Je me suis toujours demandé comment je faisais pour tenir ensemble tous les bouts de moi. C'est comme si en arrivant sur Terre, j'avais condensé à moi seule tous les trous de l'Univers. À se demander comment j'avais fait pour devenir cette espèce d'amazone imperturbable aux yeux du commun des mortels. En fait, je me suis appliquée à couvrir toutes les failles, patiemment, pendant les premières années de ma vie. Une couche impénétrable, qui recouvre tout et surtout ce qui pourrait s'ouvrir. Du coup, après un certain temps, il n'y a plus eu la moindre aspérité sur la surface. Rien qui dépasse, rien qui accroche. Un amant m'avait dit un jour que j'étais comme une sorte de bibendum, mais avec une carapace en béton armé pour me protéger des autres. Il aimait se moquer de mes attitudes guerrières et disait que c'était à cause de ça que je restais toute seule. Il n'avait pas tort, le bougre !

L'ennui, c'est que la lumière, elle ne passait pas non plus. Rapport aux couches. Pas le moindre petit rayon ne passait, pas de brèche sur laquelle les autres pourraient trouver une prise. À part Arnold. Les autres, ils suivaient la visite guidée que je leur mettais sous le nez, un peu comme un trajet à Ikea, avec des passages obligatoires pour voir toute la marchandise qu'ils n'avaient pas demandé à zyeuter. Et c'était très bien comme ça. Moi, je m'enveloppai dans une sorte de brouillard affectif en prenant les miettes dont je me nourrissais auprès des autres. Toujours le minimum syndical. La survie est à ce prix. Il ne s'agit pas de se mettre en dépendance, sinon c'est le bordel à coup sûr ! Ma petite vie, ma petite routine chérie, ma voix qui forçait quand on me contrarie... Tout était prévu au quart de poil. Les amours étaient inscrits dans mon agenda au même titre que l'achat du lait ou une sortie au ciné. Je les appelais les bibelots, ces mecs venus dans mon lit pour que je puisse faire fonctionner un peu la mécanique du corps. Les discours, tout ce qui enveloppe un moment à deux, je le laissais au gars, il en faisait bien ce qu'il voulait. Certains trouvaient que je manquais de romantisme, et je ne pouvais qu'abonder dans leur sens... Mais je haussais les épaules. Rien à

faire, l'enrobage n'avait jamais été mon truc, et j'avais en horreur le mensonge et les formules détournées. Alors pourquoi faire semblant ?

## Jour 1

La situation était proprement intolérable. En trente-six ans d'existence, c'était la première fois qu'elle se sentait autant en colère. Son souffle était court, le ventre flamboyant d'une chaleur qui devait irradier les alentours, et ses poings serrés à en faire péter les jointures. Elle marchait d'un pas rapide, au point que ses baskets neuves menaçaient de finir en lambeaux à chaque enjambée. Son jogging bleu pâle s'étirait sur les cuisses tendues par l'effort, et les passants autour de la jeune femme la considéraient avec chaque fois une expression de surprise totale devant la scène grotesque. Lili les ignorait, tout à sa colère. Bientôt, ses talons commencèrent à être douloureux, sans doute à cause des ampoules qui n'avaient pas dû manquer de se former en raison de ce rythme soutenu. Elle avalait chaque mètre sans se retourner, sans quitter sa trajectoire qu'elle maintenait droite, obligeant les autres promeneurs à s'écarter sur le trottoir.

— Et la gare ? On peut prendre le train au moins ? glapit-elle sèchement.

— Pas question, répondit une voix derrière elle. À pied. C'est le principe.

Elle se retint à peine de rugir que le principe, il pouvait bien se le fourrer où elle pensait, mais elle jugea qu'il ne servirait à rien de laisser la colère prendre toute la place. Ce que le vieux apprécia. Naturellement. Il se prit à sourire en contemplant le paysage des façades des immeubles qu'ils longeaient, les vitrines des magasins décorés pour fêter le printemps, avec les lumières ad-hoc, la musique qui s'évadait dans l'air depuis les haut-parleurs accrochés aux lampadaires... Il n'empêche. Quelle idée grotesque. Qu'est-ce qui lui avait pris de dire oui à Arnold ? Un même de neuf ans pouvait-il avoir ce pouvoir sur elle ? Il fallait croire que oui. Elle sentait ses épaules tiraillées par le poids du vieillard. Celui-ci avait beau être aussi gros qu'un pruneau desséché, il pesait lourd. C'était peut-être dû à cet humour débile qui le faisait ricaner à chaque phrase. Car c'est sacrément pesant, l'humour, quand il est mauvais !

En parcourant les rues de Tours, elle nota le regard interloqué des passants. Ce qu'elle comprenait, du reste. Car qui n'aurait pas été éberlué par cette vision d'une bonne femme de trente-six piges portant un vieillard sur son dos ! Et encore, elle jugea que l'effet aurait été encore plus spectaculaire si, au lieu des baskets, elle avait opté pour ses habituels escarpins aux talons vertigineux

qu'elle affectionnait. Mais elle avait pensé qu'en la circonstance, ses échasses ne lui seraient pas d'une grande utilité. Et de voir les gens considérer ainsi le couple improbable qu'elle formait avec la petite chose fripée qu'elle avait sur le dos la mit davantage encore de mauvaise humeur, si la chose était possible. La valise à roulette qu'elle traînait derrière elle devait ajouter de surcroît un caractère ridicule à ce tableau déjà bien gratiné... C'est qu'elle avait pris beaucoup d'affaires, pour faire ce voyage. Il fallait compter refaire le brushing tous les jours (sa coiffure ne souffrait pas la moindre négligence, sinon l'effet visuel serait désastreux), avoir des vêtements propres et seyants... Mais avec la chaleur de ce mois d'avril, elle se sentait dégouliner en raison de l'effort physique qu'elle devait faire pour garder le vieux sur le dos tout en traînant son bagage volumineux. Elle se dit tout-à-coup qu'elle n'irait peut-être pas jusqu'à la destination prévue, à ce rythme-là... Avisant une vitrine à sa gauche, elle vit son reflet boudeur. Les derniers événements avaient marqué ses traits, qui étaient tirés. On voyait presque des pattes de canard lui étoiler le coin des yeux. Foutus volatiles !

— On va passer par où, vieux schnock ? Parce que la mer, c'est pas la porte à côté, alors si on pouvait prendre la ligne droite, ça m'arrangerait, en fait !

— Du calme, petit étourneau. Je regarde ça.

Le vieillard sortit d'une poche de sa veste de coton une antique carte routière de la France, déchirée par endroit et qui semblait sortie d'un raid sur le Paris-Dakar. Il leva finalement le nez, et dit :

— Il faut prendre en direction de la Riche. On peut passer par les quais, et suivre la Loire.

— T'as raison, le vioque. Suivons la Loire. Au moins, on n'est pas prêt de se perdre ! Elle se rend jusqu'à la mer, ce sera difficile de la louper !

Lili obliqua donc et alla un poil trop rapidement, si bien que les roulettes de sa valise marquèrent un moment de surprise jusqu'à faire basculer le mastodonte que la jeune femme traînait derrière elle. Flanquée de son poids dans le dos, celle-ci se pencha pour jeter un œil en arrière, le poignet tordu par le mouvement de rotation involontaire. Grommelant tant et plus, elle déposa le vieux sans ménagement sur une marche d'escalier pour redresser l'objet. Il la considérait d'un œil goguenard.

— Quoi ? fit l'autre, agacée.

Un petit rire lui répondit, ce qui fit apparaître d'autres pattes de canard, mais sur le visage de son tortionnaire maigrichon, cette fois. Elle le remit sur son dos avec un grognement sourd, attrapa la poignée de sa valise avec un geste brutal et se remit à marcher à grandes enjambées agacées. Elle calcula qu'ils avaient à peu près trois cent huit kilomètres à parcourir. Arnold, son neveu chéri, n'avait pas précisé combien de temps ils devaient mettre à rejoindre la mer. Encore heureux. S'il avait fallu en plus faire la route en courant ! ! ! Ou supporter plus que de raison le vieillard sénile qu'elle devait se trimballer ! Pour en finir plus vite, elle accéléra le pas. Effort dérisoire, au regard de toute la route qu'il restait à parcourir. L'effet fut immédiat, non pas vers l'objectif, mais plutôt sur ses épaules endolories qui réclamaient le repos.

— Un grand voyage débute par un petit pas, fit une voix aigrette dans son dos.

Comme si le vieux lisait dans ses pensées. Foutu don.

— Merci pour la démonstration. De toute façon, vous êtes mal placé pour dire des conneries de ce genre, vu que vous êtes perché sur mes épaules... Et on dort où, d'après vos plans infailibles, d'ailleurs ?

L'autre eut un ultime petit rire agaçant.

— Huhu... Nous verrons bien !

— C'est ça ! Eh bien pour votre gouverne, il est hors de question que je me trimballe toute la journée pour dormir dehors le soir ! Je vais me trouver une crèche, et vous pourrez vous trouver un bon gros caillou pour pioncer si ça vous chante, moi je ronflerai au chaud ce soir !

— Plus grand est l'obstacle, et plus grande est la gloire de le surmonter.

Ses épaules étant trop douloureuses, elle évita de les hausser, mais le cœur y était. Elle attrapa cependant son portable, niché dans une poche de sa veste, avec la ferme intention d'appeler un gîte à la prochaine pause. Elle serra la mâchoire et tenta d'oublier ses doigts engourdis à force de traîner la lourde valise. C'était un cauchemar, cette histoire. Elle avait un million de choses à régler, de problèmes à résoudre au boulot, et au lieu de bosser, elle se traînait un vieillard fatigué avec des citations à la noix. Tout ça pendant que son neveu chéri, son



presque-fils, endurait des souffrances bien trop grandes pour son âge...

Deux semaines auparavant, Lili était avec Arnold au jardin des Plantes. Le petit garçon imitait tant bien que mal la panthère des neiges qu'il observait dans sa cage, poussant des rugissements de chat enroué.

— Ça ne fait pas très réaliste, Arnold, avait lancé sa tante en souriant. Lili souriait peu généralement. Mais son neveu avait le don de lui faire produire de beaux spécimens qu'elle ne cherchait jamais à retenir, avec lui du moins.

— Tu t'y connais même pas en panthère, s'était défendu le petit bout d'homme en serrant ses minuscules poings. Moi je sais qu'elles rugissent comme ça ! Et la mienne, en plus, elle a chassé toute la nuit, elle est crevée. Ça change la voix, ça, tu sais !

Soit. On était donc face à une panthère à la voix qui mue en raison d'une grosse fatigue. Encore une vérité qu'il allait falloir clouer sur le mur des certitudes immuables selon Arnold 1<sup>er</sup>. C'est quand ils étaient rentrés qu'ils avaient vu Angélique, la mère d'Arnold, et qui était aussi la petite sœur de Lili. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte de l'appartement, le visage défiguré par les larmes.

— Qu'est-ce que t'as, maman, s'était étonné le petit garçon, les yeux arqués par la surprise.

Angélique les avait fait rentrer d'un geste.

— L'hôpital vient d'appeler.

La jeune femme s'était laisser tomber sur une chaise de l'entrée et avait pris Arnold dans ses bras et lui caressait la tête d'un geste appuyé.

— Les résultats d'analyse, ils... Ils sont très mauvais.

Elle hoqueta un sanglot avant de poursuivre en regardant sa sœur droit dans les yeux.

— Il faut qu'on reparte à l'hôpital. Ils lui ont réservé une chambre.

Alors ils étaient repartis. Arnold avait pris ses quartiers dans une chambre

peinte en blanc avec des dessins de dinosaures verts et bleus. Des dinosaures plein la chambre. Même lui, qui trouvait d'habitude ce genre de décoration débile, n'avait pas paru s'en émouvoir. Il était focalisé sur sa mère, décomposée par le chagrin. On aurait dit qu'il avait immédiatement banalisé le diagnostic, « lymphome », une variable semblait-il agressive, pour pouvoir se concentrer sur ce qui l'inquiétait davantage : la réaction d'Angélique. Entouré des deux femmes qu'il aimait le plus au monde, on aurait dit qu'il était prêt à tout affronter. Mais Angélique était le maillon faible. Celle qu'il fallait soutenir avant tout. Il avait tellement intégré cette variable dans l'équation de la catastrophe annoncée qu'il était sans doute prêt à faire tous les efforts imaginables pour guérir, juste pour voir sa mère se remettre à sourire. Lili en eut le cœur en petits morceaux, juste à reconnaître qu'elle ne connaissait personne qui était prêt à faire autant par amour. Alors le programme avait été décidé : chimio, hôpital, analyses, chimio, hôpital, analyses... Toute la panoplie du parfait petit patient en oncologie. Des semaines de violence, de souffrances, de fatigue, pour un petit homme si jeune. Un enfant qui liait Lili à une humanité qui, plus souvent qu'à son tour, la décevait et l'étonnait en raison de son haut degré de bêtise inconséquente. Cet adorable bout de chou qu'elle avait tenu dans ses bras dès ses premières heures de vie, alors qu'Angélique avait accouché sans un homme pour la soutenir. Vu que le géniteur avait cru gagner au chantage qu'il avait imposé : « C'est l'enfant ou moi ». Ce fut Arnold. Et avec un neveu aussi réussi, parfait, magnifique, Lili n'avait même pas cherché à avoir d'enfants elle-même. Il réunissait tout ce que la vie pourrait jamais lui donner. De toute façon, avec ses aventures à grande vitesse et sa passion pour un boulot dévorant et chronophage, elle n'aurait jamais eu la moindre miette de temps pour un homme, si bien fût-il. Arnold était arrivé, tel un preux chevalier, et les yeux verts avaient considéré Lili comme jamais personne auparavant. Elle s'était donc mise à seconder sa sœur pour s'occuper de lui. Et puis, on s'y attache, à ces petites bêtes ! Elles vous broient le cœur quand elles se font la malle, mais continuent de vous attendrir avec ces petites miettes d'amour qu'elles laissent tomber au détour d'une phrase. Des mots nécessaires, pour une amazone comme Lili. « Je t'aime ». Elle aimait l'entendre, cette suite de caresses verbales qu'elle n'acceptait de personne d'autre.

Alors devant sa sœur éplorée, plantée à la porte de l'appartement tourangeau, Lili s'était sentie craqueler de l'intérieur. Rien de ce qu'elle pourrait faire ne changerait rien. Au boulot, elle savait gérer. Avec son troisième magasin de décoration qui venait d'ouvrir à Paris, elle maîtrisait chaque étape, chaque